1910

PROSE ET PENSEES

PAR

W. A. BAKER

de l'Ecole Littéraire de Montréal.

P. R. DROUIN
EDITEUR
Rue Saint-Denis.
MONTREAL

CHEZ L'AUTEUR
Boite de Poste 122.
MONTREAL

PROSE ET PENSEES

PAR

W. A. BAKER

de l'Ecole Littéraire de Montréal.

J. P. R. DROUIN
EDITEUR
80 Rue Saint-Denis.
MONTREAL

CHEZ L'AUTEUR
Boite de Poste 122.
MONTREAL

PS8503
A578
P76
1910

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'an mil-neuf-cent-dix, par W. A. Baker, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

AVERTISSEMENT.

Cédant aux demandes incessantes de quelques amis, ainsi qu'à la pression qui est un véritable apostolat, de l'Ecole Littéraire, j'ai réuni quelques uns de mes articles sur Gœthe déjà parus dans les Revues. J'y ai joint ma comédie "Place à l'Amour" qui a été favorablement accueillie du public après avoir été jouée au Théatre National Français, à Montréal, par MM. Palmiérie et Soulières et Mlle Blanche de la Sablonnière dans les rôles principaux.

Je livre ces pages à la publicité, comptant de nouveau sur la faveur publique, qui, à défaut de talent, saura apprécier, je l'espère, la sincérité de ces méditations.

Voici un extrait d'une lettre que M. J. A. David, avocat et publiciste de Montréal, a bien voulu m'envoyer lorsque quelques-unes des pages qui suivent furent publiées séparément dans les journaux.

" J'ai eu l'honneur de te dire que ta composition m'avait surtout " frappé par cette caractéristique qu'elle est soutenue. Je l'ai relue " depuis et l'impression a subsisté ; je n'y trouve pas une défalllance " dans la force de la pensée, comme dans l'élévation et la noblesse " du style; à qui peut signer de telles études, la crainte est interdite " comme une déchéance voulue.

" De la thèse elle-même, je dirai que tu l'as rajeunie et en a déga- " gé les points avec autant de vigueur que de concision-.

" Je me permets cette appréciation, non pour poser en critique ; " c'est là un rôle qui ne me compète guère ; mais pour te prouver que " tout effort intellectuel sérieux n'est pas aussi universellement accueilli " ici qu'on croit, comme les *margarita ante porcos* du poète, car cette " appréciation est aussi celle des quelques amis à qui je l'ai expri- " mée. "

Enfin je laisse le lecteur prononcer son verdict, en lui suggérant toutefois de prendre en considération que cette oeuvre n'est encore qu'un essai qu'il incombe à l'encouragement public, de rendre plus parfait

L'AUTEUR.

GOETHE ET LA VIE

L'homme qui expirait en demandant " plus de lumière " exhalait un soupir qui allait devenir un nouvel élément sur le globe intellectnel.

La lumière, cet élément dans lequel Gœthe a vécu, c'était le fonctionnement harmonieux de toutes les facultés exercées parallèlement dans un but de développement et de perfection absolue.

Il est vrai que Gœthe est au fond l'élève de Kempis; mais cet élève a individualisé la doctrine du maître, en ce sens que le calme kempien est devenu, sous l'inspiration du poète allemand, une oeuvre de domination et non de simple soumission monastique.

La grande faculté de Gœthe était l'assimilation. Détaché de ses impressions, il pouvait vivre la vie qui circulait autour de lui ; éclectique avant tout, il savait distinguer le vrai du faux, l'éclat durable, du pastiche et de l'artificiel.

Meterlink dit tranquillement aux Parisiens que Gœthe n'est pas aussi romantique qu'on le croit.

Certes, il ne l'est pas du tout.

Si nous lisons les œuvres que je dirais explicatives de Gœthe, telles que ses voyages, lettres, conversations, etc., on est même étonné qu'il ait pu être classé dans une école quelconque et surtout parmi ce romantisme qu'il qualifiait de malsain.

Schiller a vu en Gœthe un Grec moderne.

Je crois voir en cette expression la formule même de l'impression inconsciente que j'ai toujours ressentie à la lecture de Gœthe.

Le sage Allemand a lui-même avoué qu'il ne lui resterait pas grand'chose s'il restituait tout ce qu'il doit aux Grecs et aux Français.

Ce qui donne à Gœthe sa physionomie grecque bien accentuée, c'est qu'il ne sépare pas les facultés de l'âme entre elles.

L'homme, à ses yeux, est vie, c'est-à-dire union, actio plutôt que pensée et théorie.

Il ne sépare pas l'imagination de l'intuition, ou la raiso de la déduction. Il cultive toutes les facultés parallèlemen

On lit dans Schiller que chez les Grecs " l'esprit n'ava pas de domaine rigoureusement séparé, aucune discord n'avait encore poussé les facultés intellectuelles à partag en adversaires et à tracer les limites de leur champ."

Gœthe revient à cette saine tradition grecque, avec, e plus, de la patience dans les déductions à tirer des phéno mènes observés, une cinglante ironie, à l'égard d'adversaire que les Hellènes n'ont pas connus, et, enfin une lucidit toute française.

Le confesseur de Gœthe, c'est Eckerman, dans les " Con versations " duquel le poète s'est mis à nu.

Si cette nudité n'a pas la beauté des ornements d théâtre, elle révèle, par contre, un torse et des muscles d'a cier, dont les mouvements olympiens n'ont perdu aucu nement de leur dignité.

Eckerman, à ce qu'il parait, s'en fut trouver Gœthe alors que celui-ci était beaucoup vieilli, et entreprit sur lu une sorte d'entrainement oral qui eut l'effet de réduire beau coup de ses théories à leur plus claire expression.

L'ouvrage qui contient ces conversations semble peu connu en France, où les écrivains n'y réfèrent pas.

En Angleterre on y attache beaucoup d'importance, parce qu'il est pratique et qu'il simplifie la compréhension d'un auteur dont les productions ont un sens constant, harmo- nieux et pratique.

Dans l'œuvre de Gœthe, le drame occupe la première place.

Il semble un peu étrange qu'il ne se soit pas sérieusement " essayé " en philosophie, en histoire, j'ajouterai même en poésie, si l'on veut bien me comprendre exactement. Mais rappelons-nous ce qui domine en lui, c'est l'unité grecque qui confond les genres puisqu'elle unit les facultés. Son " moi " n'est pas un moi qui s'exhale en gémissant ou qui s'exhalte pour une idée ou un sentiment, mais plutôt un moi

éloigné, dont les manifestations sont indirectes comme celles que Gœthe lui même attribue à la divinité ! C'est pourquoi il a choisi la forme impersonnelle du drame.

Le Gœthe qui écrit est le secrétaire, le clavigraphe de Gœthe qui vit

Les mots, dit-il, ne peuvent élucider ce qu'il y a de vraiment supérieur.

Aussi au lieu de chercher à exprimer les nuances de sa pensée, il se contente de pratiquer l'art d'écrire, de peindre et d'harmoniser.

C'est par l'art qu'il veut s'élever et vivre.

Mieux qu'aucun Européen, il a prouvé que l'artiste est au-dessus des nations.

Sa puissante expansion assimilatrice lui faisait un devoir de première nécessité de s'émanciper de ses goûts individuels autant que des préférences nationales.

Ce qui frappe ensuite chez lui, c'est le souci de tenir la pensée dans les bornes du sens commun.

Si vous n'êtes pas un modéré, si vous forcez vos talents, je vous prie, ne lui demandez pas d'audience, vous le mettriez mal à l'aise.

Faust, il est vrai, est le symbole de l'illimité, de la recherche immodérée.

Mais aussi, je puis dire sans vaine plaisanterie que Gœthe charge le diable de faire l'éducation de Faust et le diable même y perd son latin.

Comme Descartes s'étudiait à séparer les plaisirs des vices, Gœthe ne demande qu'à jouir de la vie sans s'encanailler.

Comme ses joies, comme ses aspirations sont pures et généreuses !

Selon lui, vivre, c'est voir ; voir pour ensuite déduire ; voir avec calme pour déduire avec justesse.

Son travail primordial, c'est d'élargir ses goûts, d'agrandir sa vision en la libérant sans cesse.

Le génie, la beauté même, doivent être exclus, s'ils troublent le beau calme libertaire de l'esprit.

A ses yeux, le péché, c'est d'altérer la vie. Je parle de l'homme, l'artiste ne relève que de ses pairs, et je ne saurais

l'apprécier.

Pensez à vivre, dit-il, notez votre conduite avec les a tres, trouvez votre voie naturelle, et agissez.

Pour lui, l'action seule guérit la souffrance.

Méphitophélès fait beau jeu des rêves de Faust ; quan l'action commande, elle entraine penseurs et jouisseurs dar son élan dominateur, et Méphistophélès n'est que son pro phète.

Dans " Hermann et Dorothée " la solitude a fait du jeun héros, non un faible et pusillanisme écolier, mais un cœu fort, agissant, capable d'aimer la liberté, la justice, de vivr la grande vie pleine et calme.

A trente ans, Gœlet indiquait tout son plan de vie : " Le désir, dlt-il, alors, d'élever aussi haut que possible la pyramide de mon existence, dont la base a été posée pour moi, domine tout autre chose et ne quitte presque jamais mon esprit. Je ne dois pas perdre de temps, je ne suis plus dans ma première jeunesse, et il faut que j'arrive au sommet "

Le sommet, qu'il poursuit, on le sait, c'est la maitrise de soi ; c'est de contempler le spectacle du monde et de la vie, dans la soumission intelligente des passions, dans l'apaisement des sens sous une règle, dans la résignation finale de l'esprit.

D'ailleurs, il ne s'écarte guère du but.

Ses drames sont les étapes de sa pensée. Sa modestie parfume " Wilheim Meister " ; sa dignité émerge dans " Hermann et Dorothée " ; sa foi à la vie éclate dans " Faust " ; son goût domine " Werther. "

Heureux Gœthe, a-t-on souvent répété.

Le but de la vie, c'est la vie, dit-il ; nous ne sommes sur la terre que pour tirer le meilleur parti de ce monde-ci et de l'autre. Malheur à celui qui est obligé de se tourner vers le passé ou l'avenir pour chercher le contentement. Malheur à celui qui ne sait pas se borner.

C'est le thème de tous les conseils qu'il donne à Eckerman.

L'homme est une chose à gouverne, aux yeux de Gœthe, et le gouvernail est en ses mains.

Pour Guyau, l'homme a bien des joies qui ne coûtent rien, parce qu'il a le temps et le loisir de l'admiration.

Celui que porte un navire mû sans son concours, peut porter son regard vers les beaux paysages, les villes qu'il passe, et peupler sa route de sylphes et de souvenirs féériques.

Mais celui qui tient le gouvernail qui le guide et la voile qui l'entraine, a plutôt nes soucis de métier et de réalité.

Guyau voit dans la vie réelle le rocher d'Aaron dont il veut faire sortir l'eau miraculeuse. Gœthe trouvera aussi bon que le rocher reste rocher, vu que l'eau fraiche est si commune quand on la cherche dans la réalité.

Dans " Poésie et vérité " Gœthe narre des faits historiques avec une précision minutieuse et banale, quelque que soit leur insignifiance apparente.

Cet état d'esprit positif chez l'auteur de " Faust " et de " Werther " étonne et parait trop demander d'équilibre au génie. Et cependant, le miracle est là. Gœthe a toute la fougue du génie le plus lyrique alliée au calme philosophique le plus imperturbable et au sens pratique d'un commissaire-priseur dirait un critique grincheux.

Ce calme n'est pas fait de dédain de la vie, mais plutôt d'une entière soumission à l'inévitable.

Ce qu'il souhaite pour les autres et pour lui-même, c'est le contentement de ce qui est. Se résigner pour voir, chercher l'utile dans le beau, dans la liberté elle-même, voilà ce qu'il veut ; ajoutons que l'utile gœthéen n'est pas vulgaire, mais idéal, et que pour comprendre Gœthe, il faut toujours apprendre sa langue.

Son influence s'exerce cependant, même lorsqu'on ne le comprend pas ; et si " Hamlet " a assombri beaucoup d'imaginations, si " Monte-Christo " a échauffé beaucoup d'esprits romanesques, " Faust " ne le cède à aucun d'eux, autant au point de vue de la sensation populaire que de l'observation humaine.

LE COEUR DE GOETHE

Emmerson a fait de la lecture de Goethe, l'oeuvre ca
tale de sa vie.

C'est un peu en suivant Emmerson, que je suis venu
me tourner, avec une inquiétude que l'on comprendra, ve
cette image de la poésie allemande qui avait tant han
Emmerson.

Je dois dire, pour justifier mes prétentions à comprend
Goethe, que je me suis longtemps penché sur ses livres, ess
yant, comme le naturaliste qui observe les phénomènes de
nature, à surprendre la foi de ce prodigieux esprit.

J'avoue qu'il y a là beaucoup plus de curiosité élémen
taire que d'amour de l'art.

J'en suis resté avec la conviction que j'ai déjà exprimée
qu'il y a chez Goethe un ascète chrétien, et c'est peut-être c
qui fascina Emmerson. Mais cet ascète était doublé d'un
esprit souple, large, très au fait, et c'est la ce qui captiv
Carlyle.

Goethe n'a eu qu'une classe de détracteurs sérieux ; ceux
ci l'ont accusé de manquer de coeur.

Il y a beaucoup de gens qui expient par un matérialisme
grossier et une sensualité morbide, la peine de manquer de
coeur.

Il y a d'autre part certains esprits, trop éthérés, qui, ainsi
que s'exprime un penseur moderne, " épuisent toute leur for-
" ce dans leurs pensées, et ils ne peuvent plus donner à leur
" coeur qu'un branle affaibli et secondaire. "

Un contemporain de Goethe remarque que son coeur,
que peu de gens ont connu, était aussi grand que son génie,
que tous ont connu.

Avec quelle exaltation de style Carlyle ne parle-t-il pas
,' de ce plus grand et plus brave des coeurs, sans peur et sans
" fatigue paisiblement invincible! "

C'est que la réserve que s'était imposée le poète allemand
était la marque dominante de son caractère.

Cette réserve était faite de résignation un peu fataliste et de la répugnance qu'il éprouvait à accepter les conditions artificielles de la société européenne.

" Il y a quelque chose de plus ou moins faux chez nos " vieilles nations européennes, dit-il. Les conditions de " notre existence sont de beaucoup trop artificielles et com- " pliquées et nos relations sociales ne sont pas animées d'af- " fection et de bienveillance. Il y a assez de politesse et de " courtoisie, mais personne n'a le courage d'être cordial et " sincère, de sorte que le sort d'un homme dont les incli- " nations sont simples et naturelles, n'est pas du tout un " sort enviable. On ne peut parfois s'empêcher de désirer " d'avoir vu le jour, un soi-disant sauvage, de quelqu'île de " la mer du Sud, pour y jouir d'une existence pleine et inal- " térable."

C'est peut-être la sèche. se de coeur des sociétés qu'il fréquentait qui amena Goethe à cette réserve voisine de clusion.

Son ironie est amère lorsqu'il parle des jeunes courtisans dont il ne trouve rien autre chose à dire qu'il les a vus passer trottinant en toute hâte vers quelque nouvelle intrigue.

Sans le dire très exactement, Goethe est cependant un précurseur du surhomme.

Il oppose les traditions de l'effort et du sens commun à celles de toutes les sociétés.

" C'est notre éducation vague et entreprenante à l'aveu- " ture, dit-il, qui fait de nous les créatures sans but que " nous sommes ; c'est elle qui allume en nous des besoins " nouveaux, au lieu de nous diriger vers l'effort."

N'y a-t-il pas là une trace de l'ascète de l'" Imitation " ?

Diminuer ses besoins, se renoncer, voilà la leçon que la vie physique et sociale, les manières et les coutumes. la sagesse du monde, la philosophie et toutes les circonstances ont apprise à Goethe.

Que nous sommes loin de la conception primitive que nous avons droit de lui supposer, d'une pensée érigée en divinité, et en fatum ! C'est que le Goethe d'antan avait vieilli.

L'idéaliste des jeunes années qui a mesuré son dés
jouissance à l'épouvantable souffrance universelle a vu
ber ses rêves, l'âge mur l'a dépouillé de sa ramure v
yante, et l'arbre automnal s'enorgueillera de sa dévasta
parce que ses branches nues laissent passer plus de réali
de lumière.

Et si l'on se plaint ; si l'on regrette malgré tout les
tères de l'ombre, Goethe nous dira qu'il en est ainsi p
qu'il faut qu'il en soit ainsi, et que la société méprise
plaintes et les récriminations comme les marques d'un sou
rain mauvais goût.

La société n'est pas sentimentale, et c'est là son moi
défaut. Voyez plutôt le sort qu'elle a toujours fait aux
de la poésie.

Cependant Grethe ne lui en veut pas trop ; il se conte
de chercher à s'harmoniser avec elle, dut-il pour cela i
poser à son coeur tous les sacrifices qu'elle demande.

Dans ce geand esprit, la recherche de l'harmonie est
passion maitresse et celle qui se subordonne toutes les aut
facultés.

GOETHE ET L'OBJECTIVISME.

Il y a quelqees années j'ai mémoire d'une question qui passionna les Parisiens, c'était celle-ci : Quelle a été la cause de la grandeur de Napoléon ? Je ne sais pas quelle fut la solution de ce débat. Je me rappelle bien que l'on parla beaucoup de son magnétisme personnel, de sa science militaire et nombre d'autres qualités morales et intellectuelles qui, suivant moi, n'expliquaient rien, et embrouillaient tout ; car, en cela je suis bien goethéen : plus on divise un esprit ou une individualité psychique, moins on a de chance d'y voir clair.

Les grands hommes sont comme la Divinité, il faut se contenter de lire leurs décalogues, sans prétendre à les scruter de près. Ils ne nous appartiennent que par leurs faiblesses et par leurs révélations qui ne suffisent pas toujours pour expliquer leur grandeur, qui leur reste toujours en unique et absolue propriété.

Aussi ne chercherai-je à trouver la raison de la grandeur de Goethe. Ce serait encore plus téméraire que d'expliquer celle de Napoléon. Le sage de Weimar a prédit lui-même que ses oeuvres ne seraient jamais populaires, et qu'elles s'adressent plutôt à quelques esprits peu nombreux qui croient y trouver un aliment en harmonie avec leurs aspirations j'oserais dire mystiques.

C'est que Goethe n'incarne pas la dignité humaine dans la pensée (du moins dans le sens que lui donne Pascal), il la fait consister toute entière dans l'objectivisme impassible et muet. L'olympien est celui qui regarde.

Le penseur échafaude des systèmes et des hypothèses qu'il prétend tous fait à l'image de la vérité : l'artiste pourrait dire aussi ironiquement que Pilate dans la Passion : Qu'est-ce que la vérité ? sans attendre qu'on lui donne de réponse.

" La plus grande, l'unique fonction de l'art, a dit Goethe, c'est de *représenter*, vérité pourtant bien simple que

personne ne semble avoir le souci de comprendre".

L'objectivisme a réuni tous les suffrages de la critiq moderne de l'art.

On sait que l'objectivisme consiste à s'extérioriser (co me l'auteur qui s'efface devant son héros), afin de comprend nettement, abstraction faite de nos préjugés et de nos préf rences. C'est l'holocauste du stoïcien sur l'autel du Fait.

Les grands subjectivistes de nos jours sont les homme d'affaires et de finance qui se mettent en cause partout, tand que les artistes se sont dépouillés de cette Robe de Nessu qu'est le Moi individuel, afin de mieux se revêtir de toute les nuances contemplées de l'objet présent.

La grandeur de l'artiste, suivant Goethe, se mesure l'intensité de sa foi objectiviste. D'ailleurs le Credo objec tiviste avait été bien articulé par Ampère dans cette phras dure de choses comme une harangue de Napoléon : " L " monde réel ne peut impliquer sans contradiction que des " idées de rapports dépourvues de toute subjectivité. C'est " un fait que les savants les forment et y croient. Permis " aux métaphysiciens de les " désobjectiver ", mais c'est une " immense probabilité contre eux. *Voilà mon Pont*" Kant a le premier tracé la route de ce Nouveau-Monde intellectuel, en exposant sa division des choses objectives et subjectives, selon qu'elles étaient considérées pour elles-mêmes ou suivant les conceptions et les idées du sujet. C'est que l'intellect est objectiviste et le tempérament est avant tout subjectiviste. En cela réside la plus grande des distinctions, hors de cela, tout n'est que mélange et obscurité.

L'objectiviste est le roi de la nature entière, il a tout, il possède tout. Celui qui possède un château, des vastes champs, des bocages de toute beauté, n'est pas plus avancé pour cela, dit quelque part Emmerson, c'est celui *voit* ces possessions, les admire et les apprécie, qui est le vrai propriétaire utile de ces vastes domaines. Ainsi (pourrait-on ajouter pour élucider l'idée d'Emmerson), celui qui possède un livre n'est pas plus avancé pour cela, c'est celui qui lit, *comprend* et ressent ce livre qui en aura tiré le plus grand profit. Quelque soit ce qu'il possède, l'homme n'en est véri-

tablement le maître que s'il en est pénétré par l'intelligence et la compréhension.

Goethe fut toujours objectiviste. Il eut peu d'aptitude pour la manière subjective où il pense que le poète a bientôt fait de livrer tout ce qu'il possède de conceptions personnelles et n'a plus que des créations pauvres et surannées à nous offrir, tandis que le poète qui s'objective et sort de lui-même est le véritable artiste dont les ressources, loin de s'épuiser, s'accroissent et deviennent aussi fécondes que la nature et les choses qu'il observe.

" Que faisaient les anciens, dit-il encore, sinon de diriger " leurs pensées vers le monde réel."

Comme la préoccupation constante du philosophe est de se rendre compte, celle de l'artiste est de représenter, de réfléchir comme dans un miroir,

Goethe, nous dit que ce n'est pas le poétique (l'imaginatif) qu'il faut chercher à reproduire dans la réalité, mais bien plutôt la réalité qu'il faut orner des couleurs de l'imagination. Il ajoute même que c'est là sa distinction fondamentale dont la compréhension jette de la lumière sur toute autre chose. Il ne s'agit que d'une question de préséance.

Aussi la maîtrise, suivant lui, ne peut échoir à la jeunesse qui doit s'estimer heureuse de n'avoir pas à apprendre par une dure expérience ce qui lui manque encore de simplicité et de tranquillité pour atteindre l'idéal objectif de l'art.

Le romantisme subjectif n'a créé que peu de poètes qui ont résisté à l'oubli. Ce qui nous frappe chez l'artiste, c'est la vérité objective qui fait qu'il nous émeut à la vue de choses que nous avons déjà rencontrées. Chez l'artiste comme ailleurs, le moi est haissable. Le peintre grec qui avait dessiné une fleur où les abeilles s'étaient laissé prendre au point d'aller y butiner, avait atteint la perfection objective.

Le poète subjectif se replie sur son " moi " et ne peut compter que sur les ressources pauvres et capricieuses du coeur humain qui veut se faire juge dans sa propre cause, tandis que le poète objectif se réporte généreusement vers la grande nature dont les bijoux d'inspiration n'attendent que les sollicitations de ce grand séducteur que sera toujours le

travail sérieux.

C'est par l'observation extérieure intense que le pein semble avoir imbibé parfois ses palettes de la rosée même d fleurs qu'il dépeint, et qu'il semble qu'un France, ou Richepin ont trempé leur plume dans la sève prestigieuse d forêts dont ils chantent la suave mélancolie.

L'objectivisme donnera à l'esprit d'un Goethe une éte due qui ne le laissera étranger à aucune manifestation de l'ac vité humaine. Peinture, musique, sciences, lettres rien ne se réfractaire à ce génie clairvoyant. Il a cette heureuse in truction qui fait de la nature entière u grand livre dont a épelé toutes les pages et compris toutes les leçons.

L'objectivité poussée à ce point n'est pas une mince diff culté. Il ne faut rien moins que de l'ascétisme pur chez l'a tiste pour arriver à cette discipline qui fait taire le moi et le sens et les fait évoluer docilement comme une armée, sous l commandement sec et irréparable de ce généralissime qu'es la vérité objective.

L'artiste serait un savant à ce compte-là, pourrait-on m répondre

C'est bien là qu'est tout le danger. Goethe nous a laissé un exemple qui ne pourra être facilement suivi.

Ce qui plait chez lui, c'est la création mouvementée d'une imagination puissante ; mais ce qui retient à lui et subsiste par delà le plaisir momentané de la lecture d'un drame, c'est l'armature de réalité qu'il a transportée en sphorismes dans ses oeuvres.

Il est le Robespierre des théories hâtives et insuffisamment établies, et sur l'autel de l'art il a placé la perception externe.

Il est plus facile aux doctrinaires qu'aux artistes de marcher sur leur coeur, de mettre de côté tout sentiment ; c'est souvent fatal aux poètes qui n'ont pas le génie de l'auteur de Faust. Mais n'oublions pas que l'objectivisme n'est qu'un point de départ, une attitude initiale, et l'on ne fait après tout que demander à l'artiste de cultiver chez lui les véritables capacités et les seules puissances de l'esprit humain, je veux dire l'observation, l'attention, enfin tout ce qui est effort de voir.

LA VIE SOCIALE CHEZ GOETHE.

Le plus grand service que Gabriel Hanotaux et ses amis aient rendu à la France, c'est à mon sens, de lui avoir inculqué la notion constante du sérieux qu'il faut s'attacher à voir dans la vie au milieu du tintamarre des lanceurs d'illusions.

Aujourd'hui que nous entrons dans la zône du centenaire de Goethe (c'est en effet en 1809 que Goethe écrivait Poésie et Vérité et que date aussi sa fameuse rencontre avec Napoléon) l'esprit français se met à l'étude approfondie de cet écrivain sincère qui fut en même temps le plus sérieux des poètes.

A la date de la publication du *Terroir* de mai où j'eus l'honneur de publier un article sur Goethe la Revue hebdomadaire des Débats contenait un article de Sellière où l'auteur, confirmant bien l'interprétation que j'ai donnée, il y a quelques années, nous dit que le poète allemand avant quarante ans, affirmait qu'il n'était pas fait pour notre monde misérable, et à quatre-vingts ans, il n'hésitait pas à se reconnaitre parfaitement heureux, ce qui tend à démontrer que la vie est vraiment bonne après que, sorti des erreurs de la jeunesse, l'homme entre en possession de l'héritage d'expérience et de maturité laissée par les siècles.

Je me permettrai d'ouvrir une courte parenthèse, et d'attirer l'attention en passant sur une phrase parue en même temps dans ces deux numéros des *Débats* et du *Terroir* où je relève une curieuse coincidence.

Voici la phrase de Sellière : " Or, les perspectives chaque jour agrandies de l'histoire, [illegible] montrent le mensonge comme " l'attitude initiale " de l'esprit [illegible]... Je disais un peu dans le même sens : " l'objectivisme n'est qu'un point de départ, une "attitude ininitiale" et l'on ne fait après tout que demander à l'artiste de cultiver.. les seules puissances de l'esprit humain... "

Paul Bourget a fait une remarque fort goûtée sur Goethe.

Bourdeau, ce profond lettré qui sert à la *Revue des Débats*,

les mets les plus savoureux de la philosophie contempora
a cité cette phrase sans entreprendre de déguiser coml
elle lui plaisait.

Toute la morale de Goethe consiste à " s'adapter " au
dit Bourget.

Voilà une de ces bonnes idées parisiennes, bien juste
bien profondes qui sont sûres de faire leur chemin de pa
monde.

Vous savez l'animosité qui faillit éclater entre Goethe
Shiller. Shiller l'idéaliste ne pouvait penser au positivis
de Goethe sans frémir d'indignation. Il ne comprenait p
il ne pouvait comprendre le sage de Weimar. Ce fut ce d
nier qui sut rétablir les relations et sortir son ami de l'en
de la haine et de l'incompréhension, pour l'élever sur les ha
teurs de l'amitié et de l'entente.

Pourrait-on croire que ce malentendu ait jamais exist
quand on entend Goethe s'écrier : " Shiller semble toujou
maitre de sa sublime nature. A table, il est aussi gran
qu'au conseil d'Etat. Rien ne paralyse l'essor de ses pensée
Il donne cours à ses vues élevées avec autant de courage qu
de liberté. Voilà un homme véritable et un modèle pou
nous tous. Nous autres souffrons toujours d'un sentimen
de gêne. Tout nous influence, notre milieu, les personne
que nous rencontrons. Si nos cueillers de table sont faite
d'un métal plutôt [illegible] un autre, c'est déjà assez pour déran
ger notre sérénite, et ainsi paralysés par mille circonstances
nous ne pouvons exprimer ce qui en nous vaut la peine d'être
exprimé... "

Dans ce " Te Deum " à l'idéalisme, je ne sais vraiment
pas ce qu'il faut le plus admirer, de l'élévation de Shiller ou
de la modestie de Goethe.

Il est certain que Shiller ne pouvait repousser l'amitié
d'un homme qui savait si bien le comprendre. Comme la
passion, la générosité est aussi contagieuse.

Goethe nous dit que si nous nous mettions à la place de
ceux que nous haïssons, l'envie et la haine qu'ils nous inspi-
rent s'évanouiraient : et que si nous les mettions à notre place,
notre vanité ne subsisterait pas.

C'est que notre poète n'est pas exigeant pour ses amis. Il prend pitié de ces jeunes gens sans expérience qui veulent faire des " alter ego " de leurs amis. Il n'a jamais fait cela, il n'embarrasse personne de ce qui le concerne ; ce qui l'occupe chez ses amis, ce ne sont ni leurs paroles, ni leurs pensées, il ne cherche qu'à se mettre de niveau avec leurs actions, " c'est ce qui est fait qui compte ; " quant aux idées personnelles, il en fait généreusement la part et est toujours content de les respecter, "car il est pour jamais impossible d'arriver à une conformité d'opinion."

" L'Intrusion " est bien le grand crime dans la morale de Goethe.

Il fait si bon vivre comme des fleurs qui mêlent leurs parfums, mais dont les racines restent éloignées et secrètes.

Si l'on savait combien peu l'on se comprend tous ensemble, dit-il, nous nous parlerions beaucoup moins souvent.

En effet c'est objectivement et non subjectivement qu'il faut apprendre à juger les hommes. L'ancienne manière de juger les autres d'après soi-même est encore une infirmité de l'esprit humain.

L'envie est si commune et l'émulation si rare aux yeux de notre poète, que nous n'apprenons rien ou presque rien de notre commerce avec des hommes de valeur.

L'intrusion, soit par intérêt, soit par sentimentalité, a causé des divisions qui, dans les complications sociales qui les enveniment, se sont souvent transmises de père en fils, durant plusieurs générations. Une parole lancée à la légère peut avoir des répercussions à l'infini.

Ce sont les légers qui perdent le monde, et qui d'entre nous leur lancera la première pierre ? L'on ne rencontre pas très souvent de ces goethéens qui, conscients et avertis de leurs limites, s'aventurent sur terrain pertinent, toujours préoccupés des droits incessants de la société où tout ce qu'ils font est compté, critiqué avec quelle malice, s'écriait Goethe. Si nous savions seulement cesser de tant désirer ce que nous n'avons pas, pour apprécier à leur juste valeur toutes les choses que la civilisation a mises à la disposition du plus dénué d'entre nous, l'humanité entrerait enfin dans la voie de pro-

grès et d'idéal que des rêveurs la poussent à cherche
vain dans des élans dangereux vers l'inconnu et l'ina
sible.

Mais faisons trève de considérations moralistes.

Je me sens prêt à ajouter une légère variante au m
Paul Bourget, et dire, en usant cette fois d'un mot que Ge
a connu et employé largement, c'est que toute la morale
siste à se *limiter*.

Combien de fois ne dit-il pas que nous faisons fa
route parce que nous sortons du compréhensible, de l'a
sible ! Que ce soit lorsqu'il envie le sort de l'ouvrier qui
sa journée comme l'oiseau son nid. sans se creurer la tête
qu'il répète qu'il ne se sent vraiment à l'aise qu'avec
homme averti et conscient de ses limites, ou qu'il pré
l'abandon et la confiance dans les relations amicales, ou
me qu'il va jusqu'à envier le sort des sauvages des îles d
Mer du Sud, il est toujours préoccupé de cette vérité fo
mentale pour lui, c'est qu'après s'être élevé à un certain
gré de culture, il faut se laisser limiter par notre milieu,
circonstances, le but que cherche l'humanité autour de n

L'homme, après avoir cherché les hauts sommets et
tre grisé d'aspirations ambitieuses justifiées par sa jeune
et son inexpérience, doit enfin penser à s'oublier et à deve
utile à l'humanité dont il suit, bon gré mal gré, la marc
vers ses destinées, mystérieuses et étranges à nos yeux pa
que nous sommes entrainés par elle " comme dans une giga
tesque périphérie ".

Il conseille d'entrer courageusement en contact avec
hommes afin de prendre la mesure exacte de nos forc
Quelquefois ce qui nous vexe chez notre voisin nous appre
dra un point que nous n'aurions jamais connu sans cel
" car la société apprend à vivre, comme les indigènes d'u
langue en sont en même temps les meilleurs professeurs, "

L'homme qui sait s'adapter trouvera toujours son rôle
sa place, l'humanité fut-elle mille fois plus nombreuse, et
destinée autant de fois plus arbitraire.

Si l'on se pénétrait bien de l'idée que dans toute socié
et par la nature même des choses, la ruse est très commun

et la volonté très rare, on se guérirait d'une foule d'emportements outrés qui sont la cause qu'un grand nombre de gens n'apprennent jamais rien que par une succession douloureuse de surprises indignées contre l'indifférence des hommes et des choses.

M. Sellière, que j'ai cité au commencement de cet article, dit que le mensonge est l'attitude initiale de l'esprit humain, et c'est être vraiment injuste que d'être trop exigeant pour la société où tant d'intérêts viennent continuellement en jeu.

On ne connait peut-être pas assez ces lignes de P. Janet :

" Dans le monde des idées, des sentiments et des rêves, l'espace est presque libre devant nous : mais dans le monde réel, notre volonté rencontre à chaque pas des choses ou des personnes qui lui font obstacle : écarter ces résistances, non par une violence brutale mais par un emploi judicieux et raisonné de notre activité, opposer à chaque résistance le juste degré d'efforts qu'il faut, c'est là une chose vraiment difficile, et, quand elle réussit, tout-à-fait digne d'admiration. "

Brunetière écrivait que la question sociale est une question morale ; on pourrait ajouter que la vie réelle est une question morale.

Que deviendrais-je, s'écriait Gœthe, si je n'étais restreint par la contrainte sociale !

M. Janet écrivait encore dernièrement que la neurasthénie et la névrose ne sont que des défauts d'adaptation d'un sujet aux circonstances.

Le névrosé est un hypocondriaque qui, au lieu d'observer les choses extérieures, descend en lui armé de sa balance méticuleuse d'orfèvre, pour y pratiquer cet examen illusoire que Gœthe condamne si énergiquement, quand il dit de laisser là cette inspection intérieure et d'examiner notre conduite à l'égard du monde extérieur et notre capacité de répondre aux appels du devoir, puisque ce n'est que par nos actions et nos résultats que nous pourrons voir ce qu'il y a en nous. On est toujours borné par son niveau moral.

Gœthe était trop peu romantique pour substituer les caprices du moment au devoir de chaque instant. Les fantaisies romantiques se complaisent dans tout ce qui cadre

avec les mélancoliques crépuscules et les nostalgiques de lune. mais notre poète aime la lumière du seul astr lorsqu'il s'allume au fond du cœur humain, ne s'éteint disparait jamais, je veux dire le devoir.

Il n'est pas même celui qui conseille la recherch bonheur. Son *Wilhelm Meister* tranche nettement la tion entre le bonheur et le devoir, et je n'ai pas beso dire en faveur duquel des deux. En effet le bonheu semble-t-il pas sonner faux sur le fond sérieux de la L'homme que l'on dit heureux, a lui-même le sentime cette dissonnance, et sous l'apparence de n'être jamais tent, il semble se reprocher son bonheur comme une non fondée dans la nature humaine, tandis que l'homm devoir se sent la joie d'une parfaite adaptation.

Le simple plaisir n'a raison de rien. Voyez ce rich a tout, il est malheureux, tandis que ce pauvre, tient vie plus que personne. L'esprit qui recherche le plaisir, che à reculons, que dis-je, il ne marche même pas, il est simplement entraîné. Il est aussi commun de prendr plaisir pour le devoir, que de prendre l'emportement et l'e tement pour la volonté, ou la faiblesse pour la bonté:

C'est parce que Gœthe sut si bien s'adapter c'est p qu'il comprit si bien toutes choses, que l'on est tenté renoncer à son propre sens pour vivre de la contempla d. son beau génie, comme le ruisseau sortant des lits geux de la forêt se lance dans le sein limpide d'un lac o pur reflet des choses en remplace les contacts sordides.

Il connut les hommes, ne se dissimula pas leur mau vouloir, mais renonçant à percer la malice qui cache tant choses, il se consenta de pardonner joyeusement, d'observ d'apprendre, de vivre hautement, au détriment peut-être l'amour intense, mais aussi de la haine et de l'envie.

A ceux qui, cherchant peut-être à soulever de l'an gonisme entre lui et Shiller, s'inquiétaient de savoir qui ét le plus grand, il faisait cette réponse digne de l'auteur christianisme : " Vous devriez être contents qu'il y ait monde deux tels hommes sur qui disputer ".

Les pharisiens de la politique ne purent jamais entam

sérénité de celui que l'on a appelé "le plus grand maître de soi qui fut jamais."

Il y a, disait-il, une chose qui me console, c'est que le mérite réel ne peut pas se perdre, et que les artifices des imaginaires et la malice des envieux n'auront jamais la durée qui est la garantie de la grandeur réelle.

PLACE A L'AMOUR

Comédie en Un Acte

PAR

W. A. BAKER, AVOCAT

Primée au Théatre National Français de Montréal en 1903

A LA MEMOIRE

DE

ATHANASE BRANCHAUD, C. R.

PERSONNAGES

MORETTE, veuf, notaire, 50 ans.
DOLORES, 20 ans.
ROLANDE, 22 ans.
D'AVRIL, 28 ans.
CHARLES PHILBOIS, 25 ans.
JOSEPH, domestique.

La scène se passe à la campagne. Maison bourgeoise.

PLACE A L'AMOUR

Un Cabinet de Travail servant aussi de Boudoir

SCENE I.

MORETTE (*seul dans son cabinet de travail.*)

Six heures et demie. Le train sera en gare bientôt. C'est ce soir que m'arrive mon futur gendre.....ah, si je pouvais. (*Il prend une lettre sur sa table.*) Tiens une lettre de Clotilde. Encore dans la misère. La pauvre. Voilà ce que c'est que de se marier sans le sou, avec un sans-cœur par-dessus le marché. Eh bien ! on lui enverra quelque chose. (*Ouvrant une autre lettre.*) Une invitation à me porter candidat à la mairie du village. Bah, je n'ai pas le temps ni la vocation. Et puis je suis trop carré, moi, il faut des gens souples en politique.

SCÈNE II.

Le même, DOLORES

DOLORES

Tiens, bonjour petit papa. (*Elle l'embrasse*). Oh ! les yeux méchants. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MORETTE

Rien, rien ma fille. Tiens, à propos sais-tu que j'attends de la visite ?

DOLORES

Vrai ? Ça n'est pas un gendre encore?

MORETTE

Et qui veux-tu qui mérite que je t'annonce sa visite ? (*la câlinant*) à toi qui y pense bien un peu de temps en temps.

DOLORES

Même beaucoup, petit père, mais pas à des inconnus.

MORETTE

Je sais bien, je sais bien. Mais tu le connaîtras, mon Mr. d'Avril. C'est un gentil garçon, et puis un homme d'avenir.

DOLORES

Et puis je suppose que le Dr Philbois n'en a pas d'avenir, qu'il n'est pas gentil.

MORETTE

Oui, oui, mais enfin ça n'est pas le loup.

DOLORES

Parce qu'il est du village. Il vous faut des hommes de la ville pour moi qui n'aime pas la ville.

MORETTE

Eh bien ! oui, puisque tu veux que je te le dise. Le Dr. Philbois est du village et ce n'est pas lui qui me poserait et qui te donnerait du prestige.

DOLORES

Du prestige ? Ah ! ah ! Le prestige qui fait envie c'est celui que donne l'amour, le bonheur. Je vivrais heureuse dans une chaumière avec les Doutre, par exemple, quand je les vois passer ensemble des soirées si paisibles.

MORETTE

Ah, c'est cela que tu acceptes comme raison sociale toi, le bonheur des humbles comme disent tes livres.....mais les Lefort, les Letroyer raisonnent-ils comme cela, eux ?

DOLORES

Mon père, vous vous occupez trop de l'opinion des classes riches et aristocratiques.

MORETTE (*éclatant*)

Ah, Doutre, qui m'avez enlevé ma fille, c'est vous qui menez l'intrigue du Dr. Philbois.

DOLORES (*se levant*)

Assez, mon père, je ne puis en supporter davantage, mon coeur se serre à.....

MORETTE

Ah, ton coeur se serre hein, eh bien ! il faut prendre sur lui, ma petite, car c'est fini du Dr. Philbois ici, m'entends-tu ? c'est fini, je n'en veux plus. (*à part*) Bon je m'emballe et je vais tout perdre ; esquivons la tempête. (*à Dolorès*) A bientôt Dolorès, ma chérie, et puis, tu sais, pas de peine inutile (*avec bonhomie*). Tout s'arrangera bien.

SCÈNE III.

DOLORES, *puis* ROLANDE.

DOLORES

Pauvre petite moi, que ne puis-je me plier aux idées de mon père ? Comme cela éviterait des chicanes si pénibles. Mais puis-je seulement penser à oublier mon cher petit Docteur, quand même cela aurait l'effet de consterner les Lefort et les Letroyen, qui tournent tant la tête de mon pauvre père ? Allons, chassons les noires pensées et vive l'espérance. (*regardant par la fenêtre*) Tiens Rolande. (*elle appelle*) Rolande.

SCÈNE IV.

DOLORES, ROLANDE.

DOLORES (*embrassant Rolande avec effusion*)

Ma belle Rolande, que je suis heureuse de te voir ! Que tu es bonne d'être montée ! Que tu es belle aujourd'hui ! (*elle se jette la tête sur l'épaule de Rolande et éclate en sanglots.*)

ROLANDE

Ne pleure pas, ma chère Dolorès, mon petit frère t'aime toujours de plus en plus.

DOLORES (*redoublant ses sanglots.*)

Il m'aime, n'est-ce pas ? il ne me laissera pas.

ROLANDE (*ton de grand'mère sérieuse*)

Bon, encore des jérémiades, petite folle, bientôt tu aur peur de me perdre, moi aussi.

DOLORES (*sanglotant toujours*)

Ah, si tu savais, si tu savais; (*brusquement courageus* mais comme tu dis, trève de jérémiades et un peu de joi As-tu vu les Doutre aujourd'hui ?

ROLANDE

Non, mais je sors de visiter Célia Lalande.

DOLORES

Et elle va bien, j'espère. Et ton petit frère que chante t-il de bon ? Fait-il encore des façons à Célia ?

ROLANDE

Petite jalouse, la pauvre Célia s'en morfond ; elle n'en demanderait pas tant que toi pour être heureuse.

DOLORES (*autoritaire*)

Mais je veux savoir, moi, s'il essaie de flirter encore. Oh, ton beau petit frère. Que tu es heureuse de le voir, de vivre avec lui, l'aimé.

ROLANDE

Pas tant que cela va, le mauvais sujet qu'il est.

DOLORES

Ah, est-ce qu'il fait des bètises maintenant ?

ROLANDE

Bon, te voilà qui prend cela au sérieux. C'est vrai, en amour comme à la guerre, on n'entend pas badinage.

DOLORES

Bête, je t'aime.

ROLANDE (*regardant l'horloge*)

Sept heures bientôt, il faut que je te quitte.

DOLORES (*autoritaire*)

Non, reste, je le veux.

ROLANDE

Petite volontaire, on n'est pas tous comme mon frère Charles pour obéir à tes caprices mutins. Je pars, m'entends-tu ?

DOLORES

Tiens, voici mon père (*elle essuie ses yeux*)

SCÈNE V

Les mèmes, MORETTE

MORETTE (*ton aigre*)

Bonjour Mademoiselle ! (*il s'assied dans un fauteuil et ouvre son journal.*)

ROLANDE [*timide*]

Bonjour Monsieur.....bonjour Dolorès. [*elle part et Dolorès l'accompagne en faisant une moue du côté de son père*].

SCÈNE VI

MORETTE *seul, puis les mêmes.*

MORETTE

Tonnerre de tonnerre. Ces gens-là vont donc me tenir à terre. Que dirait Mr. D'Avril de me voir recevoir ce monde-là ? [*Rolande revient accompagnée de Dolorès*] Ah c'est vous, [*cherchant à se rendre poli*] ce n'est pas un reproche allez.

DOLORES

Oui, petit père, le frère de Rolande passait et je lui ai fait promettre de venir la chercher avant huit heures.

MORETTE [*sursautant*]

Ah, oui, D'Avril est à la veille d'arriver. Eh bien, *part*] pas d'emballement ou je gâte tout. [*au public*] : Mai devrait être arrivé ce d'Avril ; oserait-il me faire....All pas d'impatience, l'humeur m'a tant joué de mauvais tou Montrons-nous gai au contraire ; [*aux jeunes filles*] eh bi mes enfants avons-nous eu beaucoup de plaisir aujourd'hu

DOLORES

Oh, oui, petit papa [*sautant à son cou.*] Que je t'ai quand tu es de bonne humeur. [*elle l'embrasse*]

MORETTE [*ému*]

La coquine, elle va me mener à sa guise si je la lais faire. [*à Dolorès*] C'est bon, tant mieux, il faut toujours êt de bonne humeur, allons. Amusez-vous donc, mes enfant donsez, chantez, riez. [*on sonne, Morette et Dolorès se dresse jeu double d'anxiété, le domestique passe sur la scène.*]

MORETTE ET DOLORES [*ensemble à Joseph*]

Mais vite donc, vite donc.

MORETTE [*à part*]

Elle attend son docteur [*éclatant*] ah, par exemple, [*contenant*] bon, encore ma mauvaise humeur qui gâte tou avec cette entêtée.

JOSEPH [*annonçant*]

Mr. D'Avril.

SCÈNE VII.

Les mêmes, D'AVRIL.

D'AVRIL.

Ah, bonjour, Monsieur Morette. (*Morette le présente au jeunes filles*) Bonjour Mademoiselle, (*à Rolande*) je sui vraiment ravi, Mademoiselle, d'arriver si bien après un si ennuyeux voyage.

ROLANDE

Vous avez eu une température exceptionnelle. Est-ce votre première visite à Beauharnois ?

D'AVRIL

Oui, chère demoiselle.

MORETTE

Comme c'est vite familier les grands hommes.

DOLORES (*à part*)

Il prend vite en feu le beau seigneur. [*s'apprêtant à sortir*] Je reviens à l'instant (*elle sort.*)

MORETTE

Petite dinde, tu me le paieras. Si cette Melle Philbois allait l'ensorceler pendant ce temps. Ces Philbois-là, ils sont tous de la même race pour ensorceler le monde.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, moins DOLORES.

ROLANDE

Mr. D'Avril, je vous interdis les compliments.

D'AVRIL

Autant m'interdire de vous regarder.

ROLANDE

Encore ? Assez, vous dis-je, (*ils causent*)

MORETTE

Hein, il lui fait des compliments maintenant. (*haut*) Mr. D'Avril doit être fatigué.

D'AVRIL (*vivement*)

Mais pas du tout, ou plutôt je me repose.

MORETTE (*bafouillant*)

C'est vrai, pas du tout, il dit qu'il se repose, (*à Rolande*) mais si Mr D'Avril voulait.....

D'AVRIL

Mon bon, mon excellent, mon brave Monsieur Morette, je suis à vous à l'instant. En attendant. (*à Rolande*) Mais votre père est un.....

ROLANDE

Vous, vous.....

D'AVRIL (*interrompant*)

Faites moi pas de reproches, c'est mon genre ; je pense tout haut, je me reprends, votre père est un..charmant, tiens, je ne puis m'empêcher de le regarder [*il le regarde*].

MORETTE (*prenant occasion que d'Avril le regarde*]

Venez, (*il le prend par le bras*) venez, mon cher d'Avril, nous allons vous installer.

D'AVRIL (*se dégageant doucement*)

J'ai laissé mes malles à l'hôtel, Monsieur, je n'en ai pas.

MORETTE (*insistant*)

Alors venez visiter ma maison, mon jardin, venez, venez, (*à part*) sapristi s'il est aussi personnel et entêté que ma fille, ça n'ira pas, ah, mais pas du tout.

D'AVRIL (*à part*)

Ah, sainte patience, le vieux va être difficile a endurer ; (*haut*) ah bien allons la visiter votre maison, (*à part*) belle et puis distinguée la petite, elle vaut le sacrifice d'endurer ce bonhomme nn peu pesant.

SCÈNE IX

ROLANDE *seule*, *puis* DOLORES.

ROLANDE (*émue*)

J'aime son genre si peu banal à ce garçon-là. (*Dolorès entre*)

DOLORES

Mes compliments, ma chère, je t'ai vue, et ton galant aussi qui n'est pas mal du tout. (*Rolande regarde Dolorès avec effusion.*) Et tu l'aimes déjà. C'est comme moi, ma chérie, j'ai aimé ton petit frère, en un instant, rien qu'en le voyant passer. Ce sont ces amours-là qui durent.

ROLANDE (*sagement*)

Petite folle, il y a loin entre la coupe et les lèvres.

DOLORES

Bon, des proverbes, en amour, pas de ça.

ROLANDE

Il en faut un peu partout, beaucoup nulle part.

DOLORES

Ah ! je me passerai bien de tes proverbes, (*se mettant à la fenêtre*) Vois comme les étoiles clignotent ironiquement leurs petits yeux d'or lorsqu'elles t'entendent réciter tes proverbes et faire de la sagesse. Car c'est elle la grande Sage, la Nature, surtout par cette belle soirée d'été douce comme l'amour, qui convient à ceux-là seuls qui peuvent s'élever jusqu'à elle. Oh elle a ses prêtres la Nature, elle a ses amants, et ceux-là son ceux qui savent aimer, ceux qui veulent apprendre, des rêveurs parfois je l'avoue, car si elle a des phénomènes qui nous intéressent, elle a aussi son immensité qui nous attire et nous effraie. Mais allons, voici une étoile qui descend sur la terre, c'est ton petit frère qui nous arrive.

SCÈNE X.

Les mêmes, CHARLES, PHILBOIS.

CHARLES, (*entrant*)

Bonjour Dolorès.

DOLORES (*avec une moue coquette*)

Mademoiselle Morette s'il vous plait.

CHARLES

Eh, Mademoiselle Morette, si vous voulez, je garderai Dolorès pour mes rêves. (*il pose sa valise dans un coin.*)

DOLORES (*parle à part avec Rolande, puis à Charles qui s'approche*)

Qui vous permet de nous déranger, Monsieur?

CHARLES

Adorable maussade; Que veux-tu donc que je fasse, m'en aller?

DOLORES

Non, non, mais que vous nous laissiez tranquilles, Monsieur Charles Philbois.

CHARLES

Mais je ne cherche pas autre chose, si tu voulais seulement me rendre le cœur que tu m'as pris.

DOLORES

Oh, oui, parlez-en de votre cœur. Si je l'avais, je l'aurais vite perdu, tant il est petit.

CHARLES

Si vous aviez à le porter, vous n'en parleriez pas comme cela.

DOLORES

En voici une idée. Je t'aime, Rolande.

SCÈNE XI.

Les mêmes, MORETTE, D'AVRIL.

Morette entre avec D'Avril, il manège pour rapprocher D'Avril et Dolorès. Charles s'est retiré et cause avec sa soeur. D'Avril avec Dolorès en face. Morette s'assied en se frottant les mains souriant.

D'AVRIL (*à Dolorès*)

Charmé, très charmé.

DOLORES

Moi, de même, Monsieur (*à part*) Une idée, si je rendais Charles jaloux. (*à D'Avril*) Veuillez vous asseoir Monsieur D'Avril.

D'AVRIL

Hélas. Je suis émerveillé de votre village, Mademoiselle.

DOLORES

Ah, oui, parlez-en, vous avez eu le temps de le visiter.

D'AVRIL

Je voulais dire de votre climat. (*à part, regardant Charles*) Cet animal a l'air bien intime avec ma jolie connaissance de tout à l'heure.

DOLORES

Vous l'aimez, ma bonne amie hein ?

DAVRIL

Oui, elle est bien ce que son père m'en a dit, même mieux encore.

DOLORES (*surprise et entendue*)

Ah, l'aurait-il prise pour moi ? (*à D'Avril*) Mais elle est orpheline.

DAVRIL

Comment donc ? mais ce Monsieur....

DOLORES

Est mon père.

D'AVRIL (*à part*)

En voilà assez pour me faire faire ma demande ce soir.

[*haut*] Ah, ce Monsieur si aimable ne sera pas mon b....

DOLÔRES

Beau-père. Dites, Monsieur, vous me paraissez être l'indiscrétion, ou plutôt pardonnez-moi, vous voyez comme je vous ressemble, vous paraissez être d'une sincérité impulsive, tandis que Rolande est d'une discrétion qui serait de la passivité chez un caractère moins supérieur, donc je conclus que vous êtes faits l'un pour l'autre.

D'AVRIL

Ah, si c'était tout, mais elle ?

DOLORES

Demandez et vous recevrez....

CHARLES [*à Rolande*]

Comme Dolorès le couvre d'attention. Elle va l'aimer, l'inconstante.

ROLANDE

Oui hélas et lui aussi.

CHARLES

Mais qu'as-tu donc ? Partons, car tu vas pleurer. J'ai toujours pensé que Dolorès était trop romanesque pour un docteur de campagne, Tant pis pour moi.

ROLANDE [*se levant*]

Oui, partons.

D'AVRIL ET DOLORES [*ensemble*]

Vous ne partez pas ?

MORETTE [*intervenant*]

Vous partez ? [*il conduit Rolande, Charles va à son tour donner la main à Dolorès, pendant ce temps d'Avril jette un coup d'oeil entendu à Dolorès et s'esquive lentement avec Rolande, pendant que Charles les rejoint à distance.*

MORETTE

Parti.

DOLORES

Oui, petit père, je viens de faire un mariage et si tu veux entrer dans la famille de Mr D'Avril, il va falloir baisser pavillon devant le beau petit docteur....

RIDEAU

L'EDUCATION ET SES THEORIES

Joubert place l'éducation parmi les devoirs que la société doit à l'individu.

Un examen des idées anglaises et françaises fait ressortir ici comme ailleurs et naturellement plus qu'ailleurs, l'individualisme saxon à côté de la sociabilité française.

Autre caractéristique : l'éducation tend, en France, à la suite de Maine de Biran, à réfréner la sensibilité au profit de l'effort, et en Angleterre, à la suite de Ruskin, à la développer jusqu'à sa plus grande capacité.

Novalis paraît avoir fixé la formule d'éducation quand il l'a définie une volonté bien cultivée, bien dressée.

Sur ce point toutes les races s'accordent.

Didon a assez répété que la volonté est tout.

En effet la force doit alimenter et soutenir la lumière.

A bien y regarder, le génie lui-même n'est qu'une volonté; volonté de patience pour Buffon ; effort vers la stabilité idéale, pour Fichte ; volonté pure et simple pour Matthew Arnold ; une énergie productrice pour Goethe, enfin, pour Guyau, une volonté sympathique et sociale.

Le génie est donc toujours de la volonté, quand il n'est pas une maladie nerveuse.

C'est dire que toute bonne éducation commence et finit dans le cœur plutôt que dans l'intellect.

L'intelligence est une image mécanique des choses, le cœur fournit le mouvement ; l'intelligence ou mieux l'intellect est égoïste et, sous prétexte d'aristocratie littéraire, garde jalousement pour lui-même ses vues les plus nettes et les plus utiles ; le cœur possède à peine une vision qu'il l'envoie généreusement par tout l'organisme, pour le vivifier ; que dis-je ? un grand cœur peut illuminer l'humanité pendant des siècles.

Enfin, comme l'a dit quelqu'un, l'intellect travaille et le cœur agit.

Quel est le merveilleux secret qui tient le cœur et la

tête en équilibre chez des personnes éminemment douées sous les deux rapports ?

C'est encore la volonté acquise qui les garantit contre les faiblesses de leur cœur et contre les superbes de leur intellect.

La présomption a le dernier mot de tout parmi nous ; c'est pourquoi l'éducation religieuse est mieux outillée que toutes les autres, par des siècles d'observation intérieure et de discipline.

Mais elle est souvent dédaignée et traitée en vieille radoteuse par ceux qui en auraient le plus besoin et qui sont incapables de se faire une éducation provisoire, en attendant l'expérience et la maturité.

Il y a aussi l'éducation personnelle, la plus importante de toutes, suivant Gibbon.

On peut affirmer que l'effort personnel est notre seul éducateur. Ce qui aide vient de nous et de nous seuls, disent Pestalozzi et Emmerson.

Ici, comme partout, l'ennemi, c'est le mot qui veut toujours se substituer aux choses, pour nous en éloigner.

On se rappelle les paroles de Lacordaire : " Malheur à l'empire qui confond l'enseignement et l'éducation qui croit que le bien jaillit de la science".

Ruskin dit aussi : " C'est la grande erreur de l'intelligence moderne, de confondre la science et l'éducation. "

Le savoir n'est rien s'il n'apprend, et il n'apprend que lorsqu'il éduque—comme la science musicale, qui sans maître ne fait que des pianoteurs.

La science isolée a toujours conduit ses adeptes à répéter le: Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien !

L'éducation nous élève jusqu'à dire: " Tout ce que je sais, c'est que je puis. " L'encombrement n'est pas l'éducation.

Les théories savantes sont comme les fils vaporeux d'un flocon de fumée, tandis que les idées dûment cultivées sont les fils tenus d'un flocon de soie qu'une main habile réunit et resserre de plus en plus, afin d'en faire une œuvre utile et durable.

Nous lisons dans Renan: "Jusqu'ici on n'a pas trouvé moyen de faire voguer un navire à pleines voiles, par les

mers les plus dangereuses, sans pilote, ni commandement."

Le vrai pilote, c'est l'éducation complète, c'est-à-dire subjective sans aller jusqu'à la disette et objective sans aller jusqu'à l'encombrement.

L'habitude d'écouter aux portes devrait être permise au moins à certains grands savants. Ils apprendraient par l'opinion qu'on a d'eux, combien l'éducation prime la science.

Le monde ne doit pas trop fasciner celui qui se dévoue à l'étude, cependant ils ne peuvent rester étrangers l'un à l'autre, du moins en théorie. On a dit avec raison que le grand artiste doit éviter la société mondaine, tout en restant toujours digne d'y figurer.

Faire l'objet, le but, c'est l'éducation même.

En Canada comme de l'autre côté de la frontière, nous voyons souvent des ratés dont on dit avec admiration: "Si cet homme était sobre, il serait le premier citoyen de l'endroit."

Quelle triste façon d'admirer !

Au lieu de saluer le talent, vénérons le sobre labeur, et n'allons jamais abstraire l'un de l'autre—le talent n'étant qu'un labeur au point de vue pratique.

On dit quelquefois : Ce jeune homme, cette jeune fille, a des idées arrêtées.

Quand on n'entend pas dire des idées fixes, voilà le plus beau compliment qu'on puisse faire :—c'est définir en un mot la stabilité acquise par une éducation soignée.

Le va-et-vient de l'animal en cage représente l'instabilité de l'homme dont la pensée s'agite vainement. L'attention est un arrêt—c'est la forme la plus nette de la volonté, suivant Richet.

L'on pourrait dire aussi que l'abstention est la forme la plus énergique de l'attention. Ainsi on dit souvent ; Faites attention à votre bras, ce qui veut dire, ôtez votre bras, quand un danger menace de le frapper N'est-ce pas là confondre en effet attention et abstention.

De là vient le sens du mot: s'arrêter à penser.

On peut penser une chose avec ordre et méthode; on peut aussi penser, comme je pourrais dire, de fil en aiguille, c'est-à-dire en suivant une sorte d'ordre matériel ou une

association d'idées qui s'impose d'elle-même. Dans le premier cas, il faut se faire un plan à suivre dans le second, on n'a qu'à se laisser aller à ses rêveries incessantes, qu'interrompt à peine le sommeil avec ses rêves.

L'avenir se charge de menaces pour le rêve. La psychologie en a entrepris la conquête.

Le vague amour du vrai, fait place à l'amour sérieux de la science.

Les générations maladives et sans cesse déçues des utopies, des rêveurs, de tous ceux qui vivent du faux et qui ont placé leur espoir dans l'inaccessible, s'effacent devant l'avènement radieux des clairs et des forts.

Ce réalisme raisonnable apportera ses résultats bienfaisants dès son arrivée Au lieu de travailler pauvrement sur un sentiment stérile comme l'amour vague, on le fera travailler au service du maître fécond, le FAIT.

La volonté seule a des remords et des prix.

L'incubateur moral qui ramènerait à la vie ceux qui sont nés avec une chétive organisation intellectuelle n'est pas une chimère.

Mais que de soins, que de patience, que de tact faut-il aux éducateurs qui travailleront à détourner de son cours un esprit né avec des rêves déjà vieillis dans un monde qui ne veut plus que le fait,—pour naturaliser sujet d'Aristote celui qui sera descendu du ciel de Platon !

Autrefois l'art platonique tenait le monde dans un état religieux d'admiration, l'esprit d'observation est aujourd'hui le grand engouement.

On admirait la feuille, on observe maintenant les lois de l'arbre, et, jusqu'au génie, tout a été retracé à sa source, ne fut-ce qu'à titre d'essai. En effet, avec le nombre croissant des problèmes, on a besoin de trier les idées sur le volet.

Depuis que, dans une goutte d'eau, la science a découvert le Nouveau-Monde microscopique et qu'elle a percé l'éclat factice des planètes, on dirait qu'un immense sentiment de réalisme a passé sur l'humanité ; la poésie a beaucoup perdu de ses attraits et elle serait bien près d'être traitée comme le geai de la fable, si elle ne possédait des res-

sources à défier toutes les attaques et si elle ne pouvait tourner ses conquêtes à la glorification de la science elle-même.

Le fruit qui aura eu le plus de soleil, sera et restera le fruit envié, et recherché pour ses couleurs ; la fleur qui aura eu le plus de rosée, exercera toujours la séduction de son éclat empourpré et de son parfum enivrant ; la science ne fera qu'élever le nombre des beautés natureiles et, en s'associant la poésie, ce sera pour augmenter le concert de beauté des choses.

Guyau a bien exprimé cette tendance à tout unifier pour tout agrandir, en disant que si le génie était accessible à tous, il faudrait en faire, dans l'éducation, une obligation morale universelle.

Je dois avouer qu'en lisant la généreuse utopie de Guyau; j'ai souri d'incrédulité, tant cela me paraissait un rêve fantastique, mais depuis que j'ai constaté avec quelle persistance les écrivains modernes veulent faire de la volonté, cet apanage des Alexandre, et des César, un article élémentaire dans tout programme d'éducation, je ne serais pas étonné qu'un développement aussi merveilleux de l'esprit humain. n'aboutisse à la réalisation finale du rêve de Guyau.

La formation de la volonté, n'est pas de l'alchimie, mais il faut un procédé long et patient pour tourner l'inconstance en stabilité et en fermeté, pour enfin détourner l'esprit humain de ses aspirations éternellement repoussées vers le gigantesque et l'invisible.

On ne peut faire mieux que répéter toujours le mot de Pascal: Travaillons à bien penser, car c'est en cela que consiste toute notre dignité.

C'est d'ailleurs tout ce que nous pouvons faire.

Celui qui a su penser est sur la voie qui le mène a la société des sobres et des travailleurs L'effort de comprendre et de penser juste est déjà du labeur et de la sobriété.

La règle que donne Knowlson dans "l'art de penser" est: "Think Charitably... and helpfully to action."

La pensée charitable et utile à l'action ! on ne saurait mieux dire. Contre la charité s'unissent tous nos égoïsmes,

contre l'action s'acharnent toutes nos nonchalances.

Lavisse définissait ainsi dans la "Revue des Deux Mondes", une ÉDUCATION MANQUÉE: " Un jeune homme qui ne sait rien de solide ni de lui-même ni des autres, condamné par l'inintelligence du passé à ne pas comprendre le présent, à ne pas pressentir l'avenir, un jeune homme incohérent, inconsistant, qui ne tient pas ensemble, qui n'as pas de foi, quelque soit sa foi, qui n'a pas de raisons sérieuses pour croire ceci plutôt que cela, un jeune homme exposé à demeurer toute sa vie dans l'ignorance des choses essentielles, car son éducation n'a laissé dans son esprit aucune des grandes curiosités qui sont l'appel au travail, un jeune homme à peu près vide et qui se croit complet, un jeune homme charmant mais infirme."

Cet accord entre l'action et la pensée est si rare qu'on qu'on croirait ne voir partout que des "Éducations manquées."

C'est que malgré l'union intime de l'âme et du corps, il est difficile de les voir tenir leurs places respectives. Ce qui prive tant de malheureux du bienfait d'une action intelligente et réfléchie, c'est le nombre de leurs imaginations, sortes de monstres hybrides faits de matière et d'esprit. Ce sont nos humeurs, nos actions non réfléchies, qui nous empêchent d'agir soit par leur précipitation soit par une retenue intempestive. C'est la rébellion du cœur qui fait durer cette guerre occulte se manifestant à l'extérieur par la vie misérable de tant d'êtres privés d'action modérée. Nous ne voulons pas commencer par choisir et faire le sentiment, mais plutôt, nous sacrifions honneur, intérêt, bonheur et biens, au premier sentiment venu.

Notre moi ne peut se dégager de la prison des sentiments passionnés, il traîne cette prison avec lui, comme la tortue, son écaille, encore la tortue n'a d'autre prétention que de rester ce qu'elle est; mais nous voulons voler, que dis-je? planer plus haut que l'aigle.

Ils n'ont pas trop tort, ceux qui en sont restés à la philosophie de Lafontaine, car la galerie d'Esope vaut bien, comme réalité, celle de Shakespeare.

Ne nous décourageons pas cependant. L'action s'achète par la volonté.

Notre pensée peut toujours s'élever comme une prière vers l'action.

Si elle accomplit ce devoir sans défaillance, nous lui pardonnerons encore ce qu'elle nous a coûté; nous applaudirons son triomphe.

Les théories d'éducation sont plutôt des éloges propres à nous encourager, que des aphorismes, aucun mot n'ayant encore été inventé qui puisse suppléer a notre effort personnel. Comme le dit souvent le médecin de mon village, il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades.

UN GESTE DE GOETHE

L'une des plus illustres entrevues du siècle dernier fut celle de Gœthe avec Napoléon.

Sous la plume de Arsène Houssaye qui en a laissé un tableau saisissant, cette entrevue prend des proportions grandioses. C'est la rencontre du fait et de l'idée dans la personne de leurs plus dignes représentants. Houssaye raconte que les deux grands hommes se parlèrent tout bas, et il regrette sincèrement qu'une telle conversation ne soit pas passée à la postérité, car ni Napoléon, ni Gœthe ne firent part à personne des paroles qui y furent échangées.

Peut-être valait-il mieux laisser le mystère planer sur une telle scène, puisqu'on n'a trouvé encore aucune parole pour s'élever à la hauteur d'un fait.

Je sais pourtant une autre entrevue qui, pour moi, ne manque pas d'attrait et de valeur. Je ne serais pas assez présomptueux pour aller jusqu'à dire qu'elle ne la cède en rien à celle que nous rapporte Arsène Houssaye. La visite que Cousin fit à Gœthe a un mérite tout opposé à l'autre, elle se distingue par sa précision tout autant que cella-là par l'imprécision et le mystère:

Gœthe était à Weimar, à l'âge de soixante-neuf ans.

Cousin put l'observer tout à son aise, comme il nous le dit.

Il est d'abord frappé sans en être surpris, de la démarche calme de Gœthe. Sa parole froide et lente à l'abord, s'anime peu à peu.

L'observation la plus profonde que fait Cousin porte, me semble-t-il, sur l'activité intérieure qu'il perçut sous l'attitude grave et imposante du sage de Weimar.

Quelques gestes rares et forts révelèrent à l'œil pénétrant du philosophe français que, chez Gœthe, l'intérieur était plus animé que l'extérieur.

Cette observation me semble être d'une importance capitale.

Gœthe dont l'impénétrabilité ne pouvait être percée que par la sagacité d'un Parisien, n'était-il pas proposé alors à l'Europe entière, comme le chef d'œuvre de la domination de soi ?

Il fallait bien Cousin pour découvrir l'âme tourmentée, la plus tourmentée de l'Europe, peut-être, sous ce masque impassible.

En effet, Gœthe avait entrepris une oeuvre colossale.

Il n'appartenait à aucune école.

Il avait dû commencer par considérer la pensée comme une divinité, un fatum, une conception de l'univers.

N'était-ce pas la vérification de cette théorie que son héros Faust cherchait dans la nuit de son cabinet de travail ?

On dit que Faust fut l'œuvre de toute la vie de Gœthe.

Il dit lui-même que l'homme est idéaliste dans sa jeunesse, mais que le scepticisme le prend sur l'âge, alors qu'il a vu et qu'il s'endort dans la conviction finale que l'inévitable est toujours le meilleur parti.

Je me le figure en effet, avec l'esprit de Faust dans sa jeunesse et de Méphistophelès dans son âge mûr.

Quels drames ne se révèlent-ils pas dans le cœur de Gœthe lorsqu'il se prend à envier, par exemple, l'homme de métier qui, a suivant lui, le sort le plus heureux des mortels, puisqu'il n'a qu'à faire sa journée comme l'oiseau bâtit son nid, sans avoir à s'inquiéter des problèmes de la pensée ou encore lorsqu'il va jusqu'à envier le sort des sauvages de l'île la plus reculée de l'univers, où Gœthe voit la seule condition d'existence d'une pleine vie.

L'olympien dont la pensée rayonnante circule avec tant de calme dans ses œuvres épiques, avait ses heures de dépression morale, mais je me hâte d'ajouter qu'il se relevait vaillamment par la claire perception des principes éternels qui gouvernent les choses.

Ainsi ces lignes qu'il écrit et où la mélancolie se dore si joliment d'un rayon d'espoir et de vaillance. "D'abord, "dit-il, une passion nous domine, puis une autre la rem-"place; Nous essayons de tout, amusements, caprices, occu-"pations diverses ou manies quelconques, et nous finissons

"par nous écrier que tout n'est que vanité." "Personne me "semble s'indigner d'entendre répéter cette exclamation "fausse et blasphématoire. Peu d'hommes savent se garder "d'arriver à proférer une telle lamentation, en se résignant "tellement au Grand Tout, qu'ils n'ont pas à succomber, "devant ce qui n'est que partiel. Ceux qui ont appris ce "qui est éternel, nécessaire et en conformité avec les lois de "la nature, essaient de s'affermir sur des principes durables, "afin de n'être pas ébranlés, mais loin de là, afin d'être for-"tifiés, par ce qui est périssable."

La théorie pure, le matérialisme grossier, voilà les deux grandes bornes que Gœthe ne cesse de fixer à l'esprit humain. Il le dit et le répète sans relâche ; la justesse est pour lui la qualité primordiale de toute tentative intellectuelle. Il n'est pas le seul qui ait insisté là-dessus, mais il y a mis peut-être plus d'énergie que d'autres.

Ce n'est pas qu'il veuille prescrire une justesse rigide. Loin de là, il a soin de mettre en garde contre trop de précision. La vérité, dit-il, ne doit pas nécessairement revêtir un caractère déterminé. Il suffit qu'elle exerce une harmonieuse influence en circulant autour de nous comme le son d'une cloche dans le silence d'un soir d'été.

Je cite de mémoire en me contentant de rapporter le sens d'une manière exacte.

Gœthe était-il arrivé à cette modération par entrainement ou par sa nature ? Il faut tenir compte des deux facteurs, il est vrai, mais l'animation intérieure que quelques gestes "rares et forts" révélèrent à Cousin nous inclinent à croire qu'il dut mettre au service d'une nature bien douée, un entrainement d'une énergie et d'une résolution rares.

Son esprit dont Cousin remarquait l'étendue, s'était mis au courant de la pensée universelle, et sa doctrine est faite de lumières sur tous les sommets.

Goethe s'est créé lui-même. Voyez-le indiquer les sources de son inspitation; elles viennent toujours des Grecs ou des Français. Or, en littérature, un auteur qui se créée hors de son pays, se créé lui-même. N'y a-t-il pas de l'amertume dans cette boutade, où Goethe se demande si un fils de

tailleur de Weimar, élevé dans l'ambiance allemande, aurai jamais pu devenir le poète cultivé et richement doué que fu Béranger ?

Goethe, comme Schiller, comme Schoenpenhauer, eut à lutter contre son milieu et chaque création nouvelle lui coûtait un effort au lieu d'être entrainé, comme tout esprit esprit l'est dans Paris, par un milieu irrésistible.

Cousin avait peut-être en vue cette culture toute spéciale et personnelle de Goethe quand il a dit en parlant de sa deuxième entrevue : "Il n'a mis en avant aucun paradoxe, et il ne m'a dit que des choses neuves."

Ainsi prenons Cousin, puisque nous l'avons sous la main, Il y en a une infinité comme lui en France. Les esprits de toutes sortes s'y coudoient comme la multitude des vagues dans la mer, avec la même harmonie ondoyante, réflétant chacun sa part de ciel et d'infini.

Avec quelle finesse d'observation Cousin analyse ses entrevues avec le poète allemand ! Il dit tout, en se jouant, on dirait presque sans s'arrêter à réfléchir, et pourtant ce, qu'il a dit restera, car il a vu juste et vrai.

On dirait que la pénsée mène au pessimisme, partout excepté en France.

La fumée de la pensée allemande a passé sur le ciel de la France, mais elle n'a fait qu'y tamiser un éclat trop brillant qui cessait d'être de la lumière à force d'éblouir ; grâce à cette fumée il semble que ce que la France a perdu en éclat elle l'ait regagné en netteté.

Je ne veux pas pousser trop loin ces considérations qui risqueraient d'être plutôt paradoxales que neuves. Je serai content si j'ai pu en ces quelques lignes intéresser le lecteur à l'étude de Goethe pour y puiser lui-même les richesses de toutes sortes qu'on y trouve.

e, aurai
que fu

r, eut à
lui coû-
esprit

péciale
de sa
adoxe,

main,
its de
agues
étant

e ses
ant,
ce,

tout

de
ril-
âce
lat

qui
rai
ur
de

TABLE DES MATIERES

Avertissement 3
Gœthe et la Vie 5
Le Cœur de Gœthe 10
Gœthe et l'Objectivisme 13
La Vie Sociale chez Gœthe 17
Place à l'Amour 25
L'Education et ses Théories 40
Un Geste de Gœthe 47